

PENSER CONTRE LES MOTS : LE DISCOURS NEOZAPATISTE OU UNE REBELLION LITTERAIRE

Nathalie GALLAND BOUDON
Université de Toulouse-Le Mirail / Framespa
nathalieboudon@hotmail.com

(Version Communication GIS 05)

Penser les rapports du pouvoir et du discours, le rapport du pouvoir au discours et du discours au pouvoir en questionnant ses pratiques, c'est établir un lien entre le verbe et l'action, c'est aussi faire du texte le miroir d'un certain réel, le tremplin qui permettra d'agir sur ce réel, et de changer le réel en objet de discours.

L'action est langage, le langage, action. L'acte par lequel s'affirme la puissance civile, le lien social. Aussi, pouvoir ne se réduit-il pas simplement au *potestas*, à son expression coercitive, il englobe davantage. Au pouvoir, caractéristique de l'Etat, se dessinent plutôt dans notre contexte un pouvoir-dire, un pouvoir-faire, un pouvoir-être.

Le corpus des textes produits par l'EZLN¹ à partir de janvier 1994 s'inscrit de fait dans une problématique des confins : entre discours de contre-pouvoir et pouvoirs d'un certain discours, c'est à la limite des deux champs de pensée et d'action que l'on peut entendre et lire ces textes.

Si la prose révolutionnaire n'est pas une production nouvelle en Amérique Latine, si la question du politique en demeure un axe tenace, il apparaît néanmoins, avec le discours néozapatiste, une certaine rupture des genres et des modes de fonctionnement du texte tant comme miroir idéologique que comme objet littéraire. Précisons d'abord que par discours néozapatiste, nous signifions l'ensemble des communiqués livrés à la presse depuis l'insurrection de 94.

Premier point : le corpus, le discours n'est pas homogène ni au plan formel ni au plan sémantique, il ne se livre pas strictement comme un discours idéologique, comme on livrerait un programme, mais il se construit peu à peu, perméable au monde, réceptif et mobile aussi. Cette hétérogénéité n'empêche cependant pas de le considérer comme un tout tant les tresses discursives traversent le tout de part en part : occurrences, récurrences, stratégies narratives identifiables organisent l'ensemble de manière cohérente. Deuxième point : le corpus puise à de multiples sources idéologiques et narratives. Il mêle à un positionnement révolutionnaire de type marxiste, l'héritage intellectuel de la révolution de 1910, une parole indigène souvent rendue dans le texte par le réalisme magique, des axes de réflexion émanant de la théologie de la libération, la perspective altermondialiste contre le néolibéralisme également. Hétérogénéité, multiplicité mais permanence dans ce cadre kaléidoscopique de certaines valeurs relevant du champ politique, parmi elles, la question du pouvoir.

Nous postulons donc que le discours néozapatiste offre un espace narratif où cette question n'a de cesse d'être revisitée :

¹ L'Armée Zapatiste « Ejército Zapatista de Liberación Nacional » a vu le jour le 1 janvier 1994 dans l'Etat du Chiapas, au Mexique, réanimant depuis le territoire du texte, l'ombre de Zapata et se réappropriant les valeurs clés de la révolution mexicaine de 1910. Par « néozapatiste », nous qualifierons sa production discursive.

D'abord parce que ce discours émane de ceux qui précisément n'ont pas le pouvoir. Il émerge d'un espace dépossédé de toute liberté de parole et de tout impact de sa parole. Il s'empare donc de ce droit longtemps bafoué, conquérant ainsi le pouvoir des mots : il est témoignage autant que tissu revendicatif, il est la voix des opprimés faite texte...

Ensuite parce que ce discours s'inscrit dans le champ discursif des tenants du pouvoir : il joue avec les mots sur le terrain du pouvoir lui-même comme un opposant farouche, il interroge, remet en cause, dénonce mais ne se réduit pas à être un contre-pouvoir... Nous articulerons ici notre réflexion autour de deux axes de questionnement du politique : l'emploi des items lexicaux *democracia/libertad/justicia* et du syntagme verbal *mandar obedeciendo*.

Nous verrons enfin que c'est par une formulation novatrice, inattendue, une enveloppe discursive que nous associerons à une « rébellion littéraire » que l'Ezln conquiert cet espace de la parole « désintéressée » comme pratique de pouvoir, l'espace de la *parole vraie*.

I – Le discours néozapatiste : pour une redéfinition du politique.

Venir au monde, c'est prendre la parole, transfigurer l'expérience en un univers du discours [...]

Une parole fait souvent plus et mieux qu'un outil ou qu'une arme pour la prise de possession du réel. Car la parole est structure d'univers [...]

Georges Gusdorf, *La parole*, Paris, PUF, 1952.

En intervenant sur la scène discursive aux premiers jours de 1994, (jusqu'à aujourd'hui), le mouvement néozapatiste s'empare d'un pouvoir dire jamais acquis auparavant. En se donnant à voir, les rebelles indigènes du Chiapas viennent une nouvelle fois au monde. Nous postulons qu'en prenant la parole, en nommant, ils convoquent l'existence, ils se tirent du néant : le néant d'une histoire officielle indifférente ou amnésique de laquelle ils restent les grands absents, le néant d'une situation locale désastreuse à de multiples égards.

Rien ici ne transpire de l'image de l'Indien emplumé ou de l'Indien mythifié, symbole d'un âge d'or. Ces figures de la projection occidentale et métisse ne forment qu'un indien fantôme. Or ce que l'on nous montre aux premiers jours de janvier 94 est un visage simple, masqué, jusqu'alors méconnu peut-être, mais un visage vrai, celui de la parole vraie : celui des Indiens *Tzotziles*, *Tzeltals*, *Choles*, *Tojolabales*, *Mames* (etc.) c'est-à-dire le visage d'hommes vivants parlant chacun une langue vivante.

Les mots et leurs sens formulent, au sein des revendications de l'armée zapatiste, des possibilités jamais achevées, toujours mouvantes, offertes précisément à l'homme qui se décide à parler...

Pouvoir prendre la parole dans un premier temps et puis pouvoir dire aussi. D'emblée le discours néozapatiste redonne au politique son essence première, il questionne et dénonce la pratique du pouvoir d'un *mal gobierno* (le gouvernement du PRI) stigmatisé dans sa violence et par sa corruption.

Pour l'Ezln, le politique c'est avant tout l'affaire du citoyen et sa finalité, le bien vivre ensemble. C'est donc à la fois la dimension éthique et collective enveloppée plus tard sous le terme post-moderne de « société civile » que l'Ezln souligne en s'engageant. Hannah Arendt rappelle que la liberté est un « pouvoir faire » très concret sous-tendu par l'expérience politique, la liberté au sens propre étant de pouvoir soi-même décider des « affaires

humaines » en participant avec tous, ou tous ceux qui le veulent, au gouvernement de la « chose publique », la liberté est la raison d'être du politique. Autrement dit, le pouvoir n'existe qu'entre les hommes qui parlent et agissent en commun.

Et si s'engager dans une lutte politique, c'est d'abord se constituer en émetteur politique reconnu comme tel², c'est aussi pour le mouvement néozapatiste adopter un autre mode de communication, employer une langue qui échapperait à l'esclavage du sens tout autant qu'à l'Histoire comme mouvement inflexible, c'est s'emparer de cette réalité humaine, et y associer un choix idéologique : celui d'une démocratie pluriculturelle qui trouverait refuge et s'incarnerait dans son propre discours.

C'est un discours qui présente des formes et des traits postmodernes (la stigmatisation des différences de classes, de nationalité, l'appel à diverses minorités opprimées), grâce à quoi il échappe à la rhétorique d'un discours orthodoxe, il ne s'inscrit pas où l'on veut l'assigner, il reconquiert un nouvel espace.

Il fait une critique radicale de la pratique du pouvoir de l'Etat dont l'ambition se réduit à sa propre pérennisation sur la scène politique et discursive des années 90.

La langue du PRI (Parti Révolutionnaire Institutionnel) s'avère corrodée par la rengaine révolutionnaire à laquelle personne ne croit plus : clichés et stéréotypes de la révolution sont usés jusqu'à la corde si bien que la langue paraît comme vidée de son sens. Le discours du PRD lui (Parti Révolutionnaire Démocratique) comme discours de contre-pouvoir, se circonscrit dans des limites langagières déterminées par l'autre. Comprenons que c'est un rapport de nécessité qui associe discours priiste et prdiste, combattant l'un l'autre sur le même terrain, avec les mêmes armes, recourant ainsi aux mêmes pratiques... Enfin, la pratique politique du PAN (Partie d'Action Nationale) ancre depuis toujours ses discours dans le terreau du populisme et de la démagogie, changeant sa rhétorique en langue baudruche.

Dans le cadre des institutions démocratiques, la conquête du pouvoir exige la parfaite maîtrise du langage et de l'argumentation, il ne s'agit plus seulement d'ordonner mais d'expliquer et de persuader. Mais sans la possession de la vertu politique, la langue se change en sophisme, elle se fait rhétorique. Contre ces deux pratiques de pouvoir, mais pas seulement contre, le mouvement néozapatiste produira un discours novateur, abandonnant dès lors le poison pour ne retenir du *pharmakon* que le remède, le langage remède.

II – Les échos discursifs du pouvoir : traitement des items lexicaux *democracia, libertad y justicia* et *mandar obedeciendo* dans le corpus néozapatiste.

Les items lexicaux *democracia, libertad y justicia* agissent véritablement dans le corpus comme la trame qui détermine la lutte zapatiste. Directement emprunté à la révolution de 1910, ce triptyque semble avoir été porté dans le texte par les oublis de l'histoire nationale à l'égard des communautés indiennes. Pris en bloc, ces trois termes renvoient aux valeurs qui demeurent solidaires et non négociables : la démocratie, la liberté et la justice formant ce tout homogène où l'un est condition des autres. Pris séparément, les items se disséminent dans le discours, accompagnant selon des modes narratifs différents l'ensemble des revendications formulées. Valeurs charnières, termes clés, ces trois items abritent dans leur corps textuel à la

² Nous empruntons cette définition à Alejandro Raiter, *El discurso zapatista, ¿un discurso posmoderno?*, *Lingüística y política*, Buenos Aires, Editorial Biblos, 1999.

fois l'héritage idéologique du siècle dernier et l'espoir de changer le verbe en action. Le sens de ces signes est donc mouvant, souvent questionné, jamais toutefois remis en cause. Nous rappelons avec Alejandro Raiter³ que :

Certains signes, lorsqu'ils sont répétés sans cesse tout au long d'une production discursive, deviennent les signes idéologiques caractéristiques de ce discours.

Pour reconnaître au triptyque *justicia-libertad-democracia* la valeur de signe idéologique fondamental du discours néozapatiste, nous devons d'abord le replacer dans le cadre discursif auquel il s'oppose. La valeur d'un signe ne peut dans un premier temps se déterminer que par ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire en relation aux autres signes du système : un signe possède la caractéristique d'être ce que les autres ne sont pas.

Le signe *democracia*, par exemple, contient la valeur de n'être pas autocratie, aristocratie, dictature du point de vue des formes possibles de gouvernement, de n'être pas corruption, coercition, mensonge, de n'être pas, donc, ce que, dans sa pratique du pouvoir, l'Etat mexicain en a fait. L'Ezln appelle-t-elle au changement car la valeur qu'acquiert ici le terme démocratie n'est autre que celui de la rupture radicale, « une relation politique nouvelle »⁴ qui ne peut être assimilée par la logique dominante, mais ne peut l'être non plus par les conceptions traditionnelles de la gauche.

La force de la chaîne syntagmatique *democracia-libertad-justicia* augmente l'effet, le sens de la rupture. Soulignons ce point ici :

Por eso gritamos siempre, incluso cuando estamos callados, que conseguiremos para todos la democracia, la libertad y la justicia que merecemos y necesitamos todos los mexicanos.

¡Muera el mal Gobierno!

¡Vivan los Héroes Nacionales!

¡Viva México!

¡Viva el EZLN!

¡Democracia!

¡Libertad!

¡Justicia!

Desde las montañas del Sureste mexicano. Por el CCRI-CG del EZLN.

Palabras leídas por Claribel en el zócalo de la ciudad de México, 12/09/1997 in *Documentos y comunicados del EZLN*, Vol. IV.

La liberté apparaît ainsi toujours associée à la démocratie parce qu'elle s'assimile au droit élémentaire de décider. La liberté ce n'est pas autre chose que la non soumission aux décisions qui ne sont pas celles de la communauté, prises dans et par la communauté.

³ Alejandro Raiter, *El discurso zapatista, ¿un discurso posmoderno?*, *Lingüística y política*, Buenos Aires, Editorial Biblos, 1999.

⁴ Por suicidio o fusilamiento, la muerte del actual sistema político mexicano es condición necesaria, aunque no suficiente, del tránsito a la democracia en nuestro país. [...] Nacerá una relación política nueva. Una nueva política cuya base no sea la confrontación entre organizaciones políticas entre sí, sino la confrontación de sus propuestas políticas con las distintas clases sociales, pues del apoyo REAL de esta nueva relación política, las distintas propuestas del sistema y rumbo (socialismo, capitalismo, socialdemocracia, etc.) deberán convencer a la mayoría de la Nación de que su propuesta es la mejor para el país. (Segunda Declaración de la Selva Lacandona, in *Documentos y comunicados del EZLN*, Vol. I, 1994.)

Mais définir ces termes par ce qu'ils ne sont pas, c'est aussi les réduire à une réalité amoindrie : ce serait ne pas sortir du carcan linguistique du pouvoir. Or le discours néozapatiste trouve dans la langue mémorielle des communautés une définition essentielle de ces termes, une alternative à la pratique du pouvoir en vigueur :

La lengua verdadera se nació con los dioses primeros, los que hicieron el mundo. De la primera palabra, del fuego primero, otras palabras verdaderas se fueron formando y de ellas se fueron desgranando, como el maíz en las manos del campesino, otras palabras. [...] Las tres primeras de todas las palabras y de todas las lenguas son democraci, liberad y justicia.

Justicia no es dar castigo, es reponerle a cada cual lo que merece y cada cual merece lo que el espejo, le devuelve : él mismo. El que dio muerte, miseria, explotación, altivez, soberbia, tiene como merecimiento un buen tanto de pena y tristeza para su caminar. El que dio trabajo, vida, lucha, el que fue hermano, tiene como merecimiento una lucecita que le alumbre siempre el rostro, el pecho y el andar.

Libertad no es que cada uno haga lo que quiere, es poder escoger cualquier camino que te guste para encontrar el espejo, para caminar la palabra verdadera...

Democracia es que los pensamientos lleguen a un buen acuerdo. No que todos piensen igual, sino que todos los pensamientos o la mayoría de los pensamientos busquen y lleguen a un acuerdo común, que sea bueno a la mayoría, sin eliminar a los que son los menos. Que la palabra de mando obedezca la palabra de la mayoría, que el bastón de mando tenga palabra colectiva y no una sola voluntad [...].

Subcomandante Marcos, « La historia de las palabras » in *Relatos de el Viejo Antonio*, San Cristóbal de Las Casas, CIACH, 2002.

La volonté de vivre ensemble, constitutive d'une nation, s'affirme dans le maintien d'un patrimoine commun. Sous le revêtement des mots, la langue est le chiffre d'une communion selon des valeurs communes. Tout langage a par constitution la valeur de dénominateur commun. Parler, c'est donc s'écarter de soi pour se confondre avec tous. Communiquer, c'est mettre en commun. Par l'écoute puis l'adoption d'une voix mythologique, le discours modifie la valeur des signes, les charge d'une légitimité ancestrale, leur rend leur vertu et leur authenticité.

Contre la tradition de la palabre, contre le *politiquero*, le discours fait émerger une éthique de la parole comme pratique du pouvoir. Cette définition trouve toute sa pertinence dans le *mandar obedeciendo*.

Avec le ***mandar obedeciendo***, le mouvement propose ainsi un autre modèle, un pouvoir dire correspondant à l'être authentique, à un pouvoir être, à un pouvoir faire, (proche d'ailleurs de ce que l'on a pu observer dans le documentaire de Danièle Dehouve *Les dangers du pouvoir*). Avec le *mandar obedeciendo*, cette figure relevant a priori de l'oxymore, le discours incarne dans les mots sa conception de la pratique du pouvoir : commander c'est obéir, c'est se montrer digne de ceux que l'on représente. *Mandar obedeciendo* est donc l'expression la plus juste de la pratique démocratique, par opposition à un *mandar mandando*, caractéristique de la pratique corrompue du pouvoir, emblème de ce *supremo gobierno*, l'autre discursif par excellence⁵.

⁵ *Mandar obedeciendo* c'est aussi se définir à la fois comme citoyen et sujet de la loi, c'est obéir à la loi que l'on s'est prescrite, c'est l'autonomie, c'est la liberté politique.

Fue nuestro camino siempre que la voluntad de los demás se hiciera común en el corazón de los hombres y mujeres de mando. Era esa voluntad mayoritaria el camino en el que debía andar el paso del que mandaba. Si se apartaba su andar de lo que era razón de la gente, el corazón que mandaba debía cambiar por otro que obedeciera. Así nació nuestra fuerza en la montaña, el que manda obedece si es verdadero, el que obedece manda por el corazón común de los hombres y mujeres veraderos. Otra palabra vino de lejos para que este gobierno se nombrara, y esa palabra nombró « democracia » este camino nuestro que andaba desde antes que caminaran las palabras. Los que en la noche andan hablaron : « Y vemos que este camino de gobierno que nombramos no es ya camino para los más, vemos que son los menos los que ahora mandan y mandan sin obedecer, mandan mandando. Y entre los menos se pasan el poder de mando, sin escuchar a los más, mandan mandando los menos, la palabra que viene de lejos dice que mandan sin democracia, sin mando del pueblo, y vemos que esta sinrazón de los que mandan mandando es la que conduce el andar de nuestro dolor y la que alimenta la pena de nuestros muertos. Y vemos que los que mandan mandando deben irse lejos para que haya otra vez razón y verdad en nuestro suelo. Y vemos que hay que cambiar y que manden los que mandan obedeciendo, y vemos que esa palabra que viene de lejos para nombrar la razón de gobierno, democracia, es buena para los más y para los menos.

Declaración Mandar obedeciendo, CCCRI-CG.

Nous sommes ici plongés dans un récit mythique des origines où la racine du politique émerge du terreau commun : la pratique du pouvoir légitime passe par un usage sincère de la parole qui ne soumet pas, qui ne corrompt pas, qui réunit. Cette vérité du cœur interpelle la communauté, de la société civile changée en dépositaire de la souveraineté. Le modèle pyramidal du pouvoir autoritaire tel qu'il s'exerce et le décrit Hannah Arendt se trouve ici bouleversé : sommet et base disparaissent inaugurant une horizontalité où celui qui commande est celui qui obéit.

Cette nouvelle géométrie du pouvoir rend le pouvoir légitime en même temps qu'elle garantit la dignité de l'homme. Elle fait de la langue un espace de vertu politique incarnée par la parole authentique.

Celui qui parle s'engage, il s'adresse à l'autre, trouve le sens dans l'échange, dans la réciprocité de la rencontre, dans l'accord. Une parole n'est pas vraie en soi, une parole est un entre-deux, un cheminement de l'homme à l'homme à travers le temps.

L'éthique de la parole, dans l'expérience de jour en jour renouvelée, affirme une exigence de véracité. Il s'agit de dire vrai, mais il n'y a pas de dire vrai sans être vrai.

L'homme de parole, en poursuivant pour son compte l'entreprise d'être vrai, contribue à mettre de l'ordre dans la réalité humaine. Le paysage culturel de l'humanité est fait de paroles instituées, paroles données, paroles tenues ou déchues. Le discours néozapatiste, comme discours en partie mémoriel, garantit que quelque chose a commencé d'être qui n'était pas auparavant : la parole change la figure de la situation, elle est le gage et l'engagement, la signature d'un contrat. L'homme capable de parole se trouve donc revêtu d'une dignité prophétique.

En choisissant de ne pas enfermer la parole dans les fils de fer barbelés du langage, en puisant dans la « tradition narrative » indigène, le mouvement néozapatiste ne subit pas l'ordre du discours mais transgresse son carcan, réinvente un moyen de dire, un pouvoir dire autrement autre chose. Il se place dans le cadre de la désobéissance civile : celle d'une

minorité unie par des décisions communes plutôt que par une communauté d'intérêts et par la volonté de s'opposer à la politique gouvernementale.

Nous qualifions de rébellion littéraire cet usage non ancillaire du langage, cette désobéissance des signes qui fait que l'on passe de la politique, comme rhétorique, au politique, comme affaire d'hommes, de citoyens et de personnes.

III – Vers une rébellion littéraire :

La langue est un élément des pratiques sociales. Tout individu parle une langue déjà constituée où sont déposées des idées propres à sa communauté de vie. Toute langue contient une métaphysique latente de sorte qu'elle ne sert pas tant à exprimer la pensée qu'à la conditionner et la former. Selon l'expression de Sartre, « le langage est un élément du pratico-inerte ». Quand je parle, j'utilise des mots, des expressions, des formules « toutes faites » dépositaires de pensées « toutes faites », c'est-à-dire de préjugés. Le langage peut ainsi devenir un obstacle pour la pensée : comment trouver du sens nouveau avec des mots anciens ? La solution est ici d'opposer la parole vivante au langage mort. On pense dans la langue, contre la langue.

Le discours néozapatiste rompt donc avec les modèles idéologiques comme littéraires, il s'inscrit hors norme, fait le choix de l'altérité discursive.

Il tente d'abord de restaurer la Parole Vraie, héritage des ancêtres et des dieux. Il rénove ainsi le genre du discours politique par le recours à une atmosphère de réalisme magique où sont réunis récits anciens et nouveaux.⁶ Il donne du sens à de nouvelles valeurs par le truchement de signes idéologiques anciens ou antérieurs.

De estas tres palabras vienen todas las palabras, a estas tres se encadenan las vidas y las muertes de los hombres y mujeres verdaderos. Esa es la herencia que dieron los dioses primeros, los que nacieron el mundo, a los hombres y mujeres verdaderos. [...] para que la lengua verdadera no se perdiera, los dioses primeros, los que hicieron el mundo, dijeron que había que cuidar las tres primeras palabras. Los espejos de la lengua podían romperse algún día y entonces las palabras que parieron se romperían igual que los espejos y quedaría el mundo sin palabras que hablar o callar. Así, antes de morir para vivir, los dioses primeros entregaron esas tres primeras palabras a los hombres y mujeres de maíz para que las cuidaran. Desde entonces, los hombres y mujeres verdaderos custodian como herencia esas tres palabras. Para que no se olviden nunca, las caminan, las luchan, las viven...

La historia de las palabras in *relatos de el Viejo Antonio*, Subcomandante Marcos, San Cristóbal de Las Casas, CIACH, 2002.

Il convoque aussi une langue inattendue dans le champ politique, adoptant ainsi une posture décalée et se construisant comme discours émergent.

Nous proposons ici une sélection de titres ou de fragments de communiqués qui nous semblent représentatifs de cette démarche discursive souvent polyphonique et quelques fois

⁶ Nous renvoyons parallèlement à la définition platonicienne du mythe comme récit fictif et sacré qui fait sens et ne prétend pas nécessairement au vrai. Avec le réalisme magique, le discours néozapatiste s'empare du monde comme il tente de capturer un certain passé et de convoquer un certain avenir. Le recours aux récits mythologiques fait sens autant comme stimulant moral, que comme pratique didactique capable de combler les lacunes de la raison et celles de l'expérience du présent.

poétique. Une démarche où le recours à l'ironie et l'absence délibérée de solennité sont aussi des traits pregnants.

¿Verdad que no estamos hablando de lo mismo cuando el gobierno dice « diálogo », y usted y nosotros decimos « diálogo »?

Las cinco condiciones para el diálogo, 24/11/1997 in *Documentos y comunicados del EZLN, Vol. IV.*

*J'ai peur de m'éveiller au matin
Vide d'hommes et de femmes,
Seule enfin et à la dérive.
J'ai peur que personne ne lève plus la tête,
J'ai peur que personne ne me renouvelle,
Et que dans un recoin des musées,
Ne m'abandonnent mes hommes et l'histoire.*

Sous-commandant Marcos, México : *planta alta, baja y sótano*, 1994.

*Al Ejército Federal mexicano:
Al Ejército Guatemalteco:
A la interpol en París:
Al CISEN en Polanco:
Señores:
¡Yepa, yepa, yepa!
¡Andele, ándele!
¡Arriba, arriba!
¡Yepa, yepa!
Desde las montañas del Sureste mexicano
Subcomandante Insurgente Marcos
(Alias el « Sup speedy González » o lo que es lo mismo « la piedra en el zapato »)*

*Al pueblo de México:
aAlos pueblos y gobiernos del mundo:
Hermanos, hermanas:
¡Nemi Zapata!
¡Nemi Zapata!
¡Nican ca namotata
Ayemo miqui!
Nemi Zapata!
Desde las montañas del Sureste mexicano
Subcomandante Insurgente Marcos
Cuartel General*

El subcomandante Marcos rompe el silencio de cuatro meses, Subcomandante Marcos, 15/07/1998 in *Documentos y comunicados del EZLN, Vol. IV.*

Tres mesas para la cena del fin de siglo (26/02/1998)

Nuestro siguiente programa: ¡Oxymoron! (la derecha intelectual y el fascismo liberal).

Si la grammaire d'une langue est toujours le résultat d'une construction chargée de valeurs sociales, le résultat des régularités que les individus établissent pour s'entendre et vivre en communauté, la trace identitaire d'un peuple⁷, tout acte de langage est aussi un ajustement, une adéquation à une situation concrète. Nous verrons combien la langue néozapatiste transgresse cette grammaire, résiste aux théories, qui, par nature, réduisent la complexité du monde pour la rendre intelligible, n'en saisissant ainsi jamais la totalité et trouve par d'autres mots un ajustement spécifique à sa situation.

La langue néozapatiste donne ainsi le jour à un texte d'entrelacs de discours et de codes sociaux où se dissémine l'intertextualité, à un tissu de voix narratives portées par un dialogisme à redéfinir, elle expose un étoilement, une migration du sens dans sa pluralité, elle est variation d'impulsions et d'intensités. Elle se caractérise par un « emploi non logique du langage », par le choix d'une « dénomination déviante »⁸ souvent illustrée par la métaphore. Par l'innovation sémantique, la résistance des mots, elle fait délibérément le choix du lyrisme plutôt que de la rhétorique. Si pour Valéry, dire, c'est faire, c'est que l'essence de la langue ne s'épuise pas dans la signification, elle ne se borne pas à la sémantique. Le sens vient au monde par l'homme.

Conclusion :

Le discours néozapatiste constitue ainsi l'emblème d'un éclatement du genre politique. Il fait perdre à cette langue son statut rigide et intangible pour faire entrer le tout dans de nouvelles combinaisons. Il fait perdre au discours politique les attributs d'une orthodoxie devenue inefficace. Plus exactement, ce corpus nous donne à lire la revendication d'un discours pluriel illustrant un décadrement des genres : prose révolutionnaire, essai, roman et poésie renvoient à un seul et même texte.

Il met en œuvre ce que nous appellerons une esthétique de la rupture, rejetant l'acquis, la répétition, la thèse, bref l'autorité, au gré de brisures, de zigzags, parfois de fuites en avant.

Avec le discours néozapatiste, nous sommes en présence de la nature essentiellement figurative, picturale, incantatoire et poétique que devrait revêtir la parole. User délibérément de métaphores, c'est affirmer la vie, réveiller le sens des mots, fertiliser la langue en enflammant la mémoire, c'est agir, c'est s'emparer du pouvoir, un autre pouvoir : faire des mots des armes.

⁷ Patrick Charaudeau, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, 2002.

⁸ Nous empruntons ces expressions à l'article de Paul Ricœur « Narrativité, phénoménologie et herméneutique », *Dictionnaire des notions philosophiques*, PUF.